



**HAL**  
open science

## Quand le temps change avec le temps

Etienne Brunet

► **To cite this version:**

Etienne Brunet. Quand le temps change avec le temps. *Texto! Textes et Cultures*, 2016, XXI (1), publication électronique. halshs-01275527

**HAL Id: halshs-01275527**

**<https://shs.hal.science/halshs-01275527>**

Submitted on 17 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**Chapitre 5 (numérique) de : Étienne BRUNET, Tous comptes faits.**  
Écrits choisis, tome III. Questions linguistiques, *Bénédicte PINCEMIN (éd.)*,  
Paris : Éditions Champion, sous presse (publication prévue en 2016).  
Publié en ligne par la revue *Texto ! Textes & Cultures*, <http://www.revue-texto.net>  
Volume XXI – n°1 (2016). Coordonné par *Christophe GÉRARD*.  
Mis à disposition sous licence CC BY-NC-ND 3.0 France  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr>

## Quand le temps change avec le temps<sup>1</sup>

### 1. Le temps comme évolution

Il est bien des façons d'aborder et de longer les rives du temps littéraire. À une échelle réduite, le temps intervient dans l'espace d'un texte, d'un discours, voire d'un paragraphe. Comme la musique, la littérature est un art du temps. Même la description, qui apparaît comme la forme la plus statique de l'écriture, appartient pourtant à l'ordre du temps, et non de l'espace, comme les arts plastiques. Le paysage littéraire en effet ne peut être parcouru qu'au fil de la plume ou au fil de la lecture, c'est-à-dire selon un mouvement nécessairement linéaire, suivant un itinéraire d'où le retour en arrière est exclu. « En littérature, nous avertit Gracq, toute description est *chemin* (qui peut ne mener nulle part), chemin qu'on descend, mais qu'on ne remonte jamais ; toute description vraie est une dérive qui ne renvoie à son point initial qu'à la manière dont un ruisseau renvoie à sa source : en lui tournant le dos [...]. Décrire, c'est substituer à l'appréhension immédiate de la rétine une séquence associative d'images déroulée dans le temps. »<sup>2</sup> Ainsi entendu le temps est un temps construit, Gracq dit *dynamique*, « un chemin, où déjà quelqu'un marche ou va marcher ».

On ne peut guère demander à la machine de reproduire ce rythme court, qui est celui de la marche et de la lecture. Tout au plus peut-elle dans ce domaine révéler certains phénomènes mécaniques, répétitifs ou accumulatifs, auxquels la conscience humaine peut rester inattentive, par exemple l'accroissement et le renouvellement lexical au fil des pages, ou bien la périodicité, large ou étroite, dans la suite rhétorique des phrases, ou bien les modulations de la sonorité dans un recueil poétique, ou encore les variations dans le contenu lexical qui accompagnent la succession des

---

1. NDÉ : Article publié dans *Textes*, vol. 13-14, Toronto, 1993, p. 59-86 (1993c).

2. Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Éd. José Corti, 1988, p. 14.

thèmes. En de telles circonstances, la machine, fidèle à sa manie de l'ordre, établit un relevé cadastral, en suivant les indications de la mise en page, et découpe dans le texte des parties, des chapitres, des scènes, des poèmes, c'est-à-dire des parcelles contiguës, successives et exclusives. Sans les repères de ce maillage préalable, aucune mesure, aucune comparaison, aucun contraste, aucune tendance chronologique ne peuvent apparaître.

Il est clair pourtant que dans les petites unités de temps et d'espace – à l'échelle d'un texte –, la conscience humaine est mieux à son affaire et que peu de secours sont à attendre de la machine, sinon la confirmation, paradoxalement réjouissante et adjuvante, de sa myopie face aux effets de sens les plus évidents. Il en va autrement lorsque de grands espaces s'ouvrent à la soif dévorante de la machine. La démarche initiale est pourtant semblable, puisque la saisie d'un texte, pour l'ordinateur comme pour l'œil humain, reste strictement linéaire. Mais une fois que le texte a pénétré dans les lobes frontaux de la machine, la vitesse de mobilisation et de restitution est telle que le temps se confond avec l'instant, même dans le cas où la recherche reste séquentielle. À plus forte raison, lorsque l'accès à l'information textuelle est direct, et donc immédiat, infaillible et exhaustif, l'ordinateur échappe aux pesanteurs du temps qui entravent la mémoire humaine et qui imposent aux souvenirs une perspective fuyante, où les éléments les plus disponibles sont ceux que fournit l'environnement présent. Là où le lecteur parcourt en marchant l'espace littéraire, dans la succession changeante et l'effacement progressif des paysages, l'ordinateur saisit d'un coup le même espace, comme on lit une carte géographique ou stratégique, tous les points étant à plat, offerts à l'œil en même temps. En réalité les textes, si écrasés qu'ils soient par la perspective plongeante d'un observateur posté sur Sirius, acquièrent une lisibilité qu'ils n'ont pas pour l'explorateur engagé dans le maquis de la lecture. Au ras du sol, en enjambant les ruisseaux, on peut difficilement délimiter la ligne de partage des eaux. Mais d'en haut le paysage littéraire se découvre avec l'orientation des chaînes, les pentes, les ruptures et tous les mouvements de terrain produits par l'histoire.

1 – Ces strates de l'évolution, l'analyse statistique, pratiquée à grande échelle et avec la logistique moderne, peut les découvrir dans le matériau lexical, la structure de la phrase et même dans les variations de la sensibilité, dont les mots portent témoignage. Nous en donnerons brièvement une illustration, parmi beaucoup d'autres possibles.

Cet exemple est presque trivial, tant il correspond au sentiment linguistique. On a conscience que le stock lexical ne peut que s'accroître au fil des siècles, puisque des réalités nouvelles naissent chaque jour en sollicitant le baptême, sans compter les produits anciens qui réclament une appellation nouvelle pour résister à la concurrence du marché linguistique. Comme les terminologies du passé se maintiennent dans la mémoire collective, avec une disponibilité au moins passive, l'afflux des naissances néologiques l'emporte de loin sur les décès lexicaux, ce qui conduit à l'inflation de la monnaie linguistique et à l'encombrement fiduciaire. Ces faits sont intuitivement attendus, mais il est difficile de les démontrer si l'on ne dispose pas de dénombrements systématiques. Or de tels relevés ont été accomplis depuis 30 ans pour le *Trésor de la langue française*, et, en s'achevant, le TLF libère les moyens et les données qui en ont assuré le fondement. Il en est résulté la base *Frantext* où chaque occurrence se trouve accessible parmi 160 millions et chaque forme parmi 500 000 différentes. Mais sans attendre cette libération nous avons pu mener notre enquête dans la population des mots, au moins de la Révolution à nos jours. Le résultat apparaît dans notre *Vocabulaire français*<sup>3</sup> sous la forme de courbes croissantes qui ne laissent aucun doute sur le sens de l'évolution et qui s'appuient sur des données lemmatisées, réparties en 15 tranches chronologiques (avec exclusion des signes de ponctuation, des chiffres, des noms propres et des mots étrangers) :

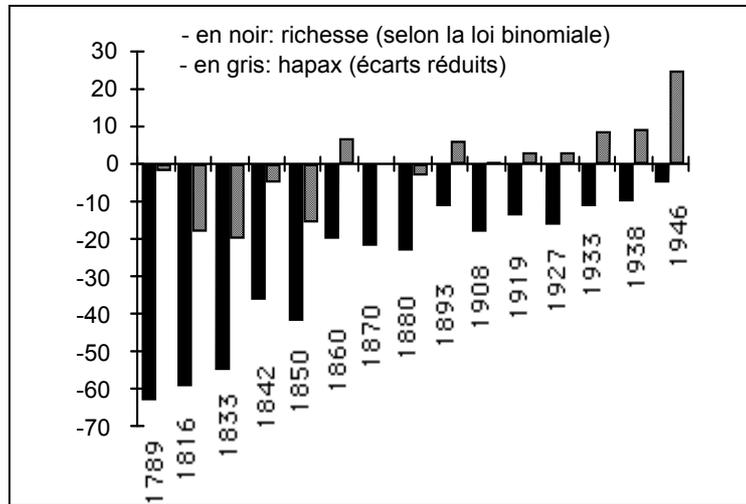
tranche	1789	1816	1833	1842	1850	1860	1870	1880	1893	1908	1919	1927	1933	1938	1946	total
occurr.	5857336	5081449	5045419	4082572	4212666	4350647	4033535	4875409	5045345	4227531	4819111	4097582	4304089	4793038	5447822	70273551
vocabl.	24731	24213	24911	26453	25763	29939	28902	30402	32780	30067	31747	30009	31311	32464	34551	71640
richesse	-63	-59	-55	-36	-42	-20	-22	-23	-11	-18	-14	-16	-11	-10	-5	
hapax	1702	852	782	1072	735	1550	1207	1346	1748	1296	1566	1337	1592	1788	2620	21193
z	-1,6	-18	-19,7	-4,7	-15,5	6,8	-0,3	-3,4	6	0,6	3,1	3	8,4	9,3	25,1	

Les écarts réduits représentés graphiquement dans la figure 1, rendent compte du mouvement inflationniste qui se développe aussi bien dans l'ensemble du vocabulaire que dans cette frange exclusive qu'on appelle hapax (ou mots employés une seule fois)<sup>4</sup> :

3. Étienne Brunet, *Le vocabulaire français de 1789 à nos jours*, Genève-Paris: Slatkine-Champion, 1981, 3 tomes, préface de Paul Imbs (1981a).

4. Précisons une fois pour toute que les calculs font appel systématiquement à l'écart réduit, qu'on obtient comme suit (en prenant pour exemple le cas des hapax) :

Si  $p$  est le poids relatif de la dernière tranche dans le corpus :  $p = 5\,447\,822 / 70\,273\,552 = 0,0775$  (et  $q$  la probabilité complémentaire :  $q = 1 - p = 0,9225$ ), le nombre théorique des hapax qu'on devrait rencontrer dans cette tranche est de :  $21\,193 * p = 1642,95$  (21 193 est le nombre total d'hapax dans le corpus). Or on relève en réalité 2620 hapax dans la tranche considérée, soit un excédent de  $2620 - 1642,95 = 977,05$ . Il suffit de pondérer (de réduire) cet écart absolu par la racine carrée de l'effectif théorique pour



Graphique 1. Richesse et hapax (corpus XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)

Avec des données étendues à quatre siècles de production littéraire<sup>5</sup>, une enquête renouvelée à partir de *Frantext* a permis de confirmer ce phénomène inflationniste que Louis Guilbert nomme *créativité lexicale*.

2 – C'est la dérivation, bien plus que l'emprunt, qui alimente le stock lexical. N'importe quel catalogue terminologique fait toucher du doigt les besoins en la matière de la technologie et les moyens qui sont mis en œuvre pour y répondre et qui recourent à des suffixes spécifiques (par exemple –ATE, –ÈNE, –INE, –ITE, –OL, –ON, –ONE, –OSE en chimie et biologie). Mais le besoin de définir et de créer des termes nouveaux s'exerce aussi dans des disciplines plus abstraites où les objets sont des concepts, des actions, des perceptions, des sentiments. Et ce besoin s'affirme au cours du temps dans le corpus littéraire de *Frantext*, même s'il contient peu de spécialités techniques. En particulier on note un progrès marqué des suffixes en –TION, –MENT, –ENCE, –ISME et des adjectifs correspondants en –ISTE, –IQUE, –EL, –AL, –IF. Deux aspects sont à considérer ici, qui vont de pair : non

---

obtenir la valeur de l'écart réduit, soit  $977,05 / \sqrt{1642,95} = 24,60$ . En fait la formule plus exacte fait intervenir la probabilité  $q$  et aboutit à  $z = 977,05 / \sqrt{(1642,95 * q)} = 25,1$ .

5. L'objet du recensement n'est plus le vocable, ou famille lexicale regroupée autour de son chef, infinitif pour les verbes ou masculin singulier pour la classe nominale, mais l'individu détaché de tout lien, la forme graphique telle qu'on la trouve dans le texte. L'intervention dans les données est alors nulle et l'objectivité maximale. Le prix à payer, c'est un flou homographique que rien ne corrige, et une instabilité orthographique que rien ne normalise et qui s'aggrave avant 1789.

seulement ces modèles servent à la création néologique et à l'enrichissement du dictionnaire (les vocables sont plus nombreux), mais les billets nouvellement émis ont une diffusion et une circulation plus intense (les occurrences sont plus nombreuses). Ces deux tendances sont parallèles et croissantes dans les suffixes qu'on vient de citer mais le parallélisme peut se retrouver dans le sens de la régression – c'est le cas des suffixes –EUX, –ESSE et –AT. Ailleurs les deux tendances peuvent être dissociées. Par exemple le suffixe en –TUDE n'est plus fécond, sans qu'on note une régression dans l'usage des mots qui ont été construits, anciennement, avec ce moule. Inversement les séries en –IE, –ISE, –EUR, ou –TÉ ne sont pas éteintes et le moule y produit encore des mots nouveaux. Mais dans le discours leur mode s'est essoufflée et le débit (mesuré en occurrences) a tendance à baisser. Enfin l'évolution n'est pas nécessairement linéaire. Dans un espace de quatre à cinq siècles, on note parfois des mouvements contraires, peut-être même cycliques, comme il arrive dans les phénomènes collectifs où la mode a deux limites qu'elle approche à tour de rôle. Ainsi en est-il des suffixes –AGE ou –ANCE dont le profil est croissant jusqu'à la Révolution et qui montrent une retombée au XIX<sup>e</sup> siècle, avant de reprendre leur course en avant. Mais ces remous n'ont qu'une amplitude limitée et n'empêchent pas le courant de s'imposer, ni le fleuve des mots de s'élargir sans cesse au fil du temps.

## 2. Le temps verbal

Le temps historique que nous venons d'appliquer à l'étude de l'inflation lexicale s'étend en réalité à tous les aspects du langage, comme à toutes activités humaines. Le volume du stock lexical change au cours des siècles, mais aussi sa structure et son contenu. En réalité le *παντα ρει* du philosophe grec se vérifie partout, dans les mots, dans les constructions, dans les significations. Et l'évolution qu'on vient de signaler est l'illustration d'un phénomène dont on pourrait fournir mille autres exemples dans le langage. L'évolution – nous n'osons dire le progrès – s'exerce même dans la manière d'étudier l'évolution, puisque les technologies modernes fournissent aujourd'hui ces enregistreurs automatiques qui captent le flux des mots comme les baromètres celui du temps.

1 – Mais le temps est l'un des mots les plus ambigus qui soient. Là où nous parlons de temps, les anglais distinguent le temps du baromètre (*weather*), et celui de l'horloge (*time*). De même doit-on éviter de confondre le temps de l'évolution, qui est homogène et mesurable (c'est

le *time* anglais) et le temps verbal qui est variable et soumis aux modulations, comme le baromètre aux pressions de l'atmosphère. Ce temps-là (que l'anglais, décidément plus précis, désigne par *tense*) s'inscrit dans la conjugaison et peut être exploré à travers les formes fléchies des verbes. Rude exploration que celle-là quand on sait l'effectif des verbes et le nombre de formes différentes que peut prendre chacun d'eux en français. Cela en synchronie va jusqu'à un maximum de 52, mais en diachronie on en compte beaucoup plus, à cause des variations graphiques qui frappent les désinences verbales avant la normalisation de l'orthographe<sup>6</sup>. La majeure partie des 500 000 graphies du corpus est constituée de ces formes verbales, dont le recensement pose problème. L'erreur à éviter est de se fier à la finale des mots. En l'absence de tout codage grammatical, une interrogation sur la désinence *-IONS* risque en effet de mêler aux réponses beaucoup de questions (je veux dire des substantifs en *-TIONS*). La méthode que nous avons retenue procède en deux temps : d'abord le choix d'un certain nombre de verbes représentatifs, puis la séparation des temps verbaux à l'intérieur de l'échantillon. Il y avait de gros avantages à constituer cet échantillon avec les verbes les plus fréquents : d'une part on disposait ainsi de très gros effectifs ; d'autre part ces verbes ont parfois le statut de mots grammaticaux, dont le sens, assez pauvre, s'efface devant la fonction – laquelle est précisément l'objet ici étudié. Ajoutons que ces verbes, pour la plupart irréguliers, disposent d'une palette plus diversifiée de formes verbales et que l'homographie y est moins redoutable. Voici les verbes retenus :

– groupe en *-OIR* : ASSEOIR, SEOIR, CHOIR, VALOIR, FALLOIR, VOULOIR, VOIR, SAVOIR, RECEVOIR, CONCEVOIR, PERCEVOIR, APERCEVOIR, DEVOIR, REVOIR, ENTREVOIR, POURVOIR, PLEUVOIR, MOUVOIR, POUVOIR, soit 2313 formes

---

6. Voici par exemple le paradigme cumulatif de toutes les formes possibles du verbe *agir*, telles qu'une fonction particulière de Frantext le constitue : AGI, AGIE, AGIÉ, AGIES, AGIÉS, AGÎMES, AGIR, AGÎR, AGIRA, AGIRAI, AGIRAIENT, AGIRAIS, AGIRAIT, AGIRAS, AGIRAY, AGIRENT, AGIREZ, AGIRIEZ, AGIRIONS, AGIROI, AGIROÏ, AGIROIE, AGIROÏE, AGIROIENT, AGIROÏENT, AGIROIS, AGIROÏS, AGIROIT, AGIROÏT, AGIRONS, AGIRONT, AGIROY, AGIROYE, AGIROYENT, AGIS, AGISMES, AGISSAIENT, AGISSAIS, AGISSAIT, AGISSANS, AGISSANT, AGISSE, AGISSENT, AGISSES, AGISSEZ, AGISSIEZ, AGISSIONS, AGISSOI, AGISSOÏ, AGISSOIE, AGISSOÏE, AGISSOIENT, AGISSOÏENT, AGISSOIS, AGISSOÏS, AGISSOIT, AGISSOÏT, AGISSONS, AGISSOY, AGISSOYE, AGISSOYENT, AGIST, AGISTES, AGIT, AGÎT, AGÎTES, AGY, AGYR. De ces 68 formes, virtuelles en diachronie, 37 sont réellement représentées dans le corpus romanesque.

- **groupe en –RE** : FAIRE, DIRE, PRENDRE, CROIRE, METTRE, RENDRE, VIVRE, ÉCRIRE, ENTENDRE, REPRENDRE, PARAÎTRE, COMPRENDRE, SOURIRE, PERDRE, CONNAÎTRE, LIRE, ATTENDRE, SUFFIRE, **soit 1883 formes**
- **groupe en –IR** : VENIR, SORTIR, MOURIR, SOUVENIR, FINIR, PARTIR, TENIR, AGIR, SENTIR, DEVENIR, SERVIR, REVENIR, **soit 843 formes** (la distinction traditionnelle en deux groupes est ici négligée).
- **groupe en –ER** : PARLER, DONNER, ALLER, SEMBLER, TROUVER, PASSER, DEMANDER, CHERCHER, PENSER, LAISSER, ARRIVER, REGARDER, APPELER, MARCHER, AIMER, IMPORTER, AVANCER, RESTER, QUITTER, PORTER, TOMBER, MANGER, EXISTER, COMMENCER, TIRER, **soit 2179 formes**.

Au total c'est 7000 formes virtuelles et plus de 8 millions d'occurrences réelles rencontrées dans le seul corpus littéraire, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours. Puisque les phénomènes évolutifs nous intéressent ici, il a paru avantageux d'ouvrir au maximum l'empan de la chronologie, tout en neutralisant les variables étrangères : non seulement le contenu sémantique des verbes, mais aussi l'influence du genre littéraire. Il est évident que le genre détermine en grande partie l'usage des temps verbaux. Il est par exemple difficile d'utiliser les temps du passé pour un ouvrage de mathématiques. On s'est d'abord contenté d'écarter les textes techniques. Au reste ceux-ci font moins souvent appel au verbe et la palette des temps et des modes verbaux y est plus pauvre<sup>7</sup>. Sans distinguer encore les temps et les modes, voyons si les groupes traditionnels qui servent à ranger les verbes selon leur conjugaison (verbes en –ER, –IR, –OIR et –RE) évoluent pareillement au cours des âges. On se doute bien que seul un groupe, celui des verbes en –ER, est réellement productif de variétés nouvelles, mais ce fait n'entre pas en ligne de compte dans l'échantillon, qui ne concerne que les éléments fréquents, dont aucun n'est de création récente. Pourtant alors que ces verbes s'imposent dans tout discours, ancien ou moderne, l'évolution épargne la seule classe vivante, celle des verbes en –ER, qui se maintient à un niveau constant (coefficient chronologique de 0,06), alors que tous les autres groupes manifestent une baisse de régime, soulignée par un coefficient de corrélation négatif et significatif : –RE -0,78, –OIR -0,81, –IR -0,56, AVOIR 0,79, ÊTRE -0,53. Ainsi l'érosion semble attaquer les verbes sans descendance, comme elle use les volcans sans activité. Plus profondément c'est la catégorie même du verbe qui semble menacée, les

---

7. Le sens des verbes s'appauvrit aussi dans les textes de pure information. La plupart font office de simple copule, destinée à établir des liens logiques entre les concepts.

légers gains obtenus par les verbes en *-ER* étant loin de compenser les pertes des autres conjugaisons<sup>8</sup>.

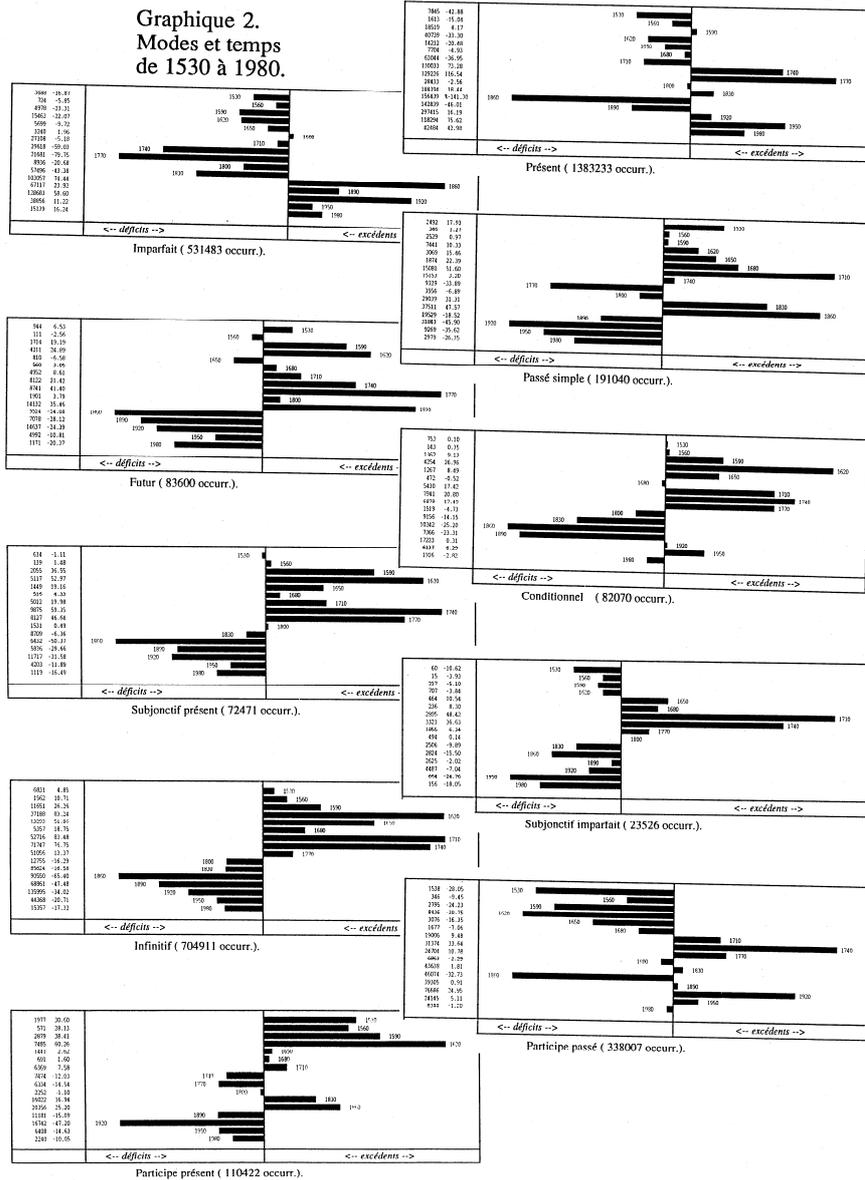
2 – Distinguons non plus les groupes, mais les temps et les modes. Cette fois il semble opportun d'aller plus loin dans la neutralisation du genre. Car la situation de discours, même littéraire, n'est pas la même au théâtre – où il est difficile d'éviter le présent – et dans le récit ou la correspondance. Isolons le roman, parce qu'il est largement représenté à toutes les époques, même si sa faveur est croissante, et parce que le genre narratif est celui qui permet la plus grande liberté et la plus grande richesse des nuances temporelles. Les effectifs restent larges, même s'ils se limitent au seul corpus romanesque, et en reprenant la liste précédente, l'observation porte sur 4 millions d'occurrences (sur un corpus de 60 millions de mots).

Une fonction fort utile de *Frantext* permet de dresser le graphique de l'évolution d'un mot ou d'une série de mots, l'utilisateur choisissant le pas de la progression chronologique. Ce pas étant ici de 30 ans, on obtient pour chaque série un histogramme de 16 éléments (3 par siècle), qui s'ordonnent à gauche (s'il s'agit d'un déficit) ou à droite (en cas d'excédent) de la moyenne, représentée par les verticales centrales dans la figure 2. Précisons que les valeurs sont celles de l'écart réduit, calculé en tenant compte de l'étendue respective des 16 tranches du corpus. Les dix temps ou modes représentés ne rendent pas compte du système complet. Manque par exemple l'impératif, parce que ce mode ne dispose pas de désinences spécifiques. Manquent aussi tous les temps composés, qui échappent à la statistique des mots individuels. Manquent enfin, dans les effectifs représentés, tous les éléments ambigus qui auraient pu trouver place à plusieurs endroits du tableau. Comme de toute façon on ne vise pas l'exhaustivité dans un échantillon, mais la représentativité, il importait d'avoir des données pures, même partielles, là où l'ambiguïté est la plus menaçante, c'est-à-dire au présent (indicatif ou subjonctif),

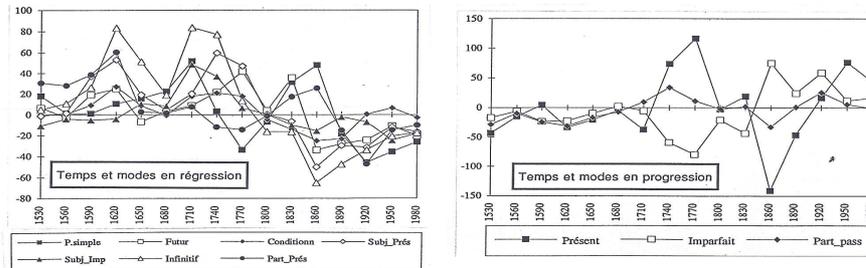
---

8. Ce point est important car il intéresse la structure de la phrase française et l'équilibre des parties du discours. Nous avons eu l'occasion de l'approfondir dans une autre publication (*Histoire de la langue française*, sous la direction de G. Antoine et R. Martin) (1995f). Bornons-nous à dire ici que deux clans se disputent le champ du discours : l'un se groupe autour du verbe, et met en œuvre les personnels, les négations et les articulations de la phrase : relatifs, subordonnants, coordinations. L'autre s'articule autour du substantif et attire les articles et les prépositions. Or, sur une longue distance, la classe nominale gagne du terrain, au détriment du verbe. Mais la guerre n'est pas terminée, et sur le court terme il arrive au verbe de reprendre des parts de marché, au moins dans les œuvres de fiction.

mais aussi à l'intersection du présent et du passé simple (d'où l'exclusion de DIS, LIT, AGIT, etc.) ou au croisement des formes personnelles et du participe (REÇUS, FINIS, DIT, etc.).



Graphique 2a. Modes et temps de 1530 à 1980



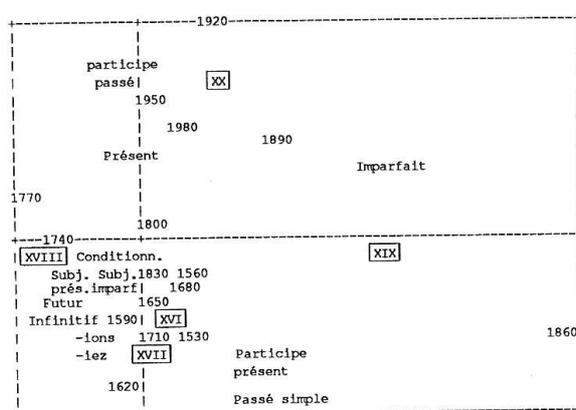
Graphique 2b. Temps et modes de 1530 à 1980

Dans le premier diagramme, relatif au présent, ne figurent que les formes qui ne sont pas susceptibles d'une autre analyse, sinon celle qui résulte de la séparation des temps composés. L'effectif pour cette catégorie correspond donc au cumul du présent et du passé composé (lequel au reste a souvent valeur de présent). On voit d'ailleurs que les deux histogrammes manifestent un parallélisme remarquable, avec deux pics aux mêmes endroits (XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) et un affaissement ailleurs. Présent et participes passés sont plutôt orientés à la hausse (coefficient de corrélation chronologique respectivement de +0,22 et +0,47). Un seul autre temps gagne du terrain : l'imparfait ( $r = +0,42$ ), avec un très large excédent à partir de Flaubert<sup>9</sup>. On voit que la structure narrative s'est appauvrie ou simplifiée dans les temps modernes, puisque l'essentiel y est dit en ne recourant qu'aux formes, simples ou composées, du présent et de l'imparfait. Il y a cependant concurrence entre ces deux temps, le roman balzacien ou flaubertien privilégiant l'imparfait de préférence au présent. C'est l'époque où le passé simple finit en beauté sa carrière, après avoir été en faveur dans les siècles classiques. Sa chute se précipite à la fin du XIX<sup>e</sup> et beaucoup de ses formes, sauf à la troisième personne, sont devenues archaïques. Rien d'obsolète par contre dans les formes de futur. Et pourtant la décrue est là aussi fortement accusée ( $r = -0,46$ ) et sensiblement égale à celle du passé simple ( $r = -0,45$ ). Le conditionnel, qui est un futur à l'imparfait, suit bien davantage le premier que le second ( $r = -0,42$ ). Participe présent et infinitif sont aussi en net déclin, avec cependant un sursaut de faveur pour le premier au temps de Balzac et de Flaubert<sup>10</sup> ( $r = -0,60$  et  $-0,69$  respectivement). Le subjonctif enfin tombe progressivement en désuétude, qu'il s'agisse du présent ou

9. Proust n'avait pas tort de relever chez Flaubert cette force obsédante et nostalgique de l'imparfait.

10. Zola est aussi très friand du participe présent. Sur ce point voir notre ouvrage *Le Vocabulaire de Zola* (1985a), tome 1, p. 211.

de l'imparfait (-0,56 et -0,31). Si le coefficient de ce dernier est paradoxalement moins fort, alors qu'il contient les formes les plus désuètes, c'est que la courbe y prend la forme d'une cloche, avec un progrès initial et une forte régression ensuite. Le subjonctif imparfait, qui est devenu aujourd'hui le critère, un peu ridicule, de la préciosité, a vu son règne naître au temps des Précieuses et se prolonger jusqu'à la Révolution.



Graphique 3. Analyse factorielle des temps et modes

Tous ces choix sont résumés et harmonisés dans l'analyse factorielle de la figure 3, à partir d'un tableau à deux dimensions où les lignes correspondent aux temps et modes, et les colonnes aux tranches chronologiques, la mesure étant le même écart réduit qui a servi à établir les histogrammes précédents. On notera le groupe compact formé par les trois premiers siècles au bas et à gauche du graphique. C'est là que se concentrent la plupart des variétés temporelles ou modales, de l'infinitif au subjonctif, du futur au conditionnel. Au sortir de ce quadrant, l'évolution conduit le regard vers la droite où le XIX<sup>e</sup> siècle s'est installé et où la faveur du passé simple et du participe présent se prolonge encore. Puis l'on franchit la barre médiane pour rejoindre le XX<sup>e</sup> siècle, qui occupe le haut du graphique en ne gardant auprès de lui que les instruments essentiels et majoritaires : le présent, l'imparfait, le participe passé et par voie de conséquence les temps composés. Si cette courbure du temps est claire et se manifeste dans le croissant caractéristique des données sérielles, on notera cependant l'excentricité de la tranche 1860 et le brusque écart qui trouble la suite linéaire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au



prépositions, et secondairement les adverbes de lieu ou de temps qui n'exigent pas d'apprêt particulier.

Remarquons que le temps verbal et les adverbes de temps partagent la même fonction et sont souvent associés. Mais ces deux formes de la temporalité peuvent se substituer l'une à l'autre et l'on peut dire *je viens demain*, en faisant l'économie du futur. Là réside peut-être une part de l'explication des faits observés. Mais les adverbes de temps ont aussi un contenu sémantique qui a avec le thème un rapport plus direct que celui du temps verbal. Même si Proust voit dans l'imparfait un temps *cruel* et *nostalgique* – qui donc participe à l'évocation d'un climat et à l'expression d'un thème –, l'emploi récurrent de *JADIS* ou de *NAGUÈRE* manifeste plus clairement encore la distance affective que parcourt le sentiment nostalgique. C'est que le temps joue assez souvent dans le roman le rôle d'un thème – ou tout au moins d'un cadre – et c'est cet aspect que nous voudrions maintenant aborder.

### 3. Les divisions du temps

1 – Plutôt qu'à travers les adverbes de temps, cherchons l'image du temps dans une constellation plus riche et plus précise : celle des substantifs habituellement voués à la mesure, absolue ou relative, du temps, et exprimant la datation ou la durée. Afin de réduire la part subjective du choix des mots, c'est à la subjectivité d'autrui qu'on fera appel pour établir la liste initiale, et, ici comme en d'autres occasions, nous suivrons un dictionnaire analogique, le *Petit Robert*. En s'attachant de préférence aux termes définitoires, qui y sont inscrits en gras, on récolte une liste d'une cinquantaine de mots, après qu'on y a ajouté les pluriels et retranché les homographes gênants, principalement la saison de l'ÉTÉ. Cette liste figure dans le tableau 6, où les colonnes représentent, comme précédemment, des tranches chronologiques découpées dans le corpus romanesque de *Frantext*<sup>13</sup>. Au total, sur un corpus de près de 60 millions d'occurrences, on recueille un effectif de 400 000 emplois où l'on espère distinguer les couleurs du temps. Bien entendu le miroitement propre aux grands tableaux de contingence empêche qu'on y repère aucune information immédiate. Tout au plus peut-on fixer son attention sur les marges et remarquer qu'avec 49 500 occurrences le mot *TEMPS*

---

13. Cette fois on a écarté le XVI<sup>e</sup> siècle, qui est nettement moins bien représenté que les autres, et on a précautionneusement déplacé les bornes intermédiaires en étendant les tranches à 33 ans.

occupe le huitième du volume, devant JOUR<sup>14</sup> (44 542), MOMENT (30 987), JOURS (28 855), HEURE (26 353), NUIT (25 854) et HEURES (24 414).

**Tableau 6. Le temps à travers les époques. Effectifs dans le roman**

TRANCHE	1617	1650	1683	1716	1749	1782	1815	1848	1881	1914	1947	Total
NB textes	25	13	16	80	91	51	96	120	146	203	91	932
Occurr.	2072607	729278	603576	4469079	4734804	3120454	5851453	8303055	9151542	12375336	7013964	58425148
âge	82	63	103	766	868	607	1038	975	1191	1645	1240	8578
âges	2	4	2	34	43	25	53	40	132	111	54	500
an	39	20	21	90	102	154	490	507	508	718	423	3072
année	20	35	26	196	220	181	508	688	1010	1311	668	4863
années	65	65	37	359	315	271	666	884	1404	1918	965	6949
ans	151	95	157	962	902	1153	2762	3049	3836	4928	3303	21298
antiquité	16	14	4	35	52	54	54	34	36	34	13	346
automne	11	4	10	16	18	45	129	206	350	346	176	1311
avenir	42	21	19	210	321	256	792	671	673	976	532	4513
calendrier	0	1	0	1	4	0	6	18	33	42	65	170
date	0	0	1	24	43	19	66	142	232	373	212	1112
dates	0	0	0	0	7	7	13	32	56	87	39	241
époque	0	0	0	26	40	161	479	618	654	844	565	3387
époques	0	0	0	2	9	13	43	57	64	78	25	291
ère	0	0	0	1	1	3	19	19	26	35	47	151
ères	0	0	0	0	0	0	2	1	2	2	2	9
éternité	3	2	2	20	57	95	157	158	180	284	146	1104
futur	17	4	2	27	23	17	135	83	105	180	120	713
génération	0	7	6	6	31	25	66	53	115	147	142	598
générations	0	1	1	6	15	22	58	50	141	111	86	491
heure	758	160	165	1314	1006	983	2712	4855	4918	6190	3292	26353
heures	180	108	111	813	817	896	2691	4742	5147	5476	3433	24414
histoire	343	175	89	871	592	725	955	1407	1749	2104	1458	10468
hiver	5	5	13	55	88	126	298	699	827	980	467	3563
hivers	0	1	1	1	3	7	16	27	34	31	8	129
horloge	6	6	0	8	4	8	87	140	156	172	97	684
instant	154	28	35	831	1301	1293	1615	1855	2219	3461	1644	14436
instants	0	0	0	39	62	62	348	493	504	742	323	2573
jour	1302	433	405	3480	3138	2713	4581	6534	7232	9958	4766	44542
jours	803	353	329	2647	2295	2024	3300	4200	4190	5623	3091	28855
millénaire	0	0	0	0	0	0	0	1	10	21	9	41
millénaires	0	0	0	0	0	0	1	0	3	18	10	32
minute	6	0	0	35	69	48	158	644	1065	1664	455	4144
minutes	1	0	0	46	100	127	606	1402	1231	1753	1042	6308
mois	98	77	121	729	609	712	1833	2212	2345	3004	1905	13645
moment	225	158	293	2549	2322	2367	4164	4160	3923	6960	3866	30987
moments	18	10	9	135	141	117	503	523	612	876	480	3424
nuît	65	114	182	1568	956	1175	2182	3899	4826	6755	4132	25854
nuits	7	14	33	115	82	114	312	402	601	543	407	2630
passé	337	142	116	748	805	560	1098	1681	2014	2896	1733	12130
pendule	0	0	0	14	8	6	104	207	160	208	86	793
présent	0	14	119	852	1532	787	546	805	1094	1742	900	8391
printemps	21	10	15	25	36	65	174	340	494	656	344	2180
saison	78	37	18	56	120	73	143	296	274	533	225	1853
saisons	16	13	6	14	29	17	30	44	81	132	78	460
seconde	113	90	34	289	372	241	553	781	1074	1777	774	6098
secondes	2	11	1	15	11	6	69	240	288	499	436	1578
semaine	5	9	4	63	124	92	248	558	888	1142	827	3960
semaines	1	12	10	148	113	115	193	376	574	1038	491	3071
siècle	1	11	5	53	125	130	496	413	804	521	262	2821
siècles	2	11	12	18	105	93	179	203	517	343	157	1640
temps	3282	795	457	3288	1783	2946	4713	6723	6829	11445	7539	49800
TOTAL	8277	3133	2974	23600	21819	21736	42444	59147	67431	93433	53560	397554

Les totaux marginaux de la dernière ligne sont plus intéressants, parce qu'ils mesurent l'importance relative du temps dans les 11 tranches du corpus. Les effectifs qu'on y rencontre sont confrontés à ceux de la ligne 3 qui rend compte de l'étendue de chaque tranche et convertis en

14. Le TEMPS a l'avantage de cumuler les emplois du singulier et du pluriel. Si l'on procède au même regroupement pour ses concurrents, le premier rang revient au JOUR, qui est d'ailleurs très souvent le substantif le plus fréquent, dans l'absolu, des corpus lemmatisés.

écarts réduits dans la figure 7. Visiblement les notations temporelles progressent dans le corpus romanesque et le hasard ne peut en aucune façon être invoqué pour expliquer pareille évolution, qui au reste est corroborée par celle de adverbess de temps. On connaît les analyses de Thibaudet sur les romans d'apprentissage, où le temps n'est pas un cadre inerte, mais le moteur de l'action jouant le même rôle que l'attraction dans l'espace. Mais il est prématuré de s'engager dans les conclusions avant d'avoir tiré du tableau des informations plus détaillées.

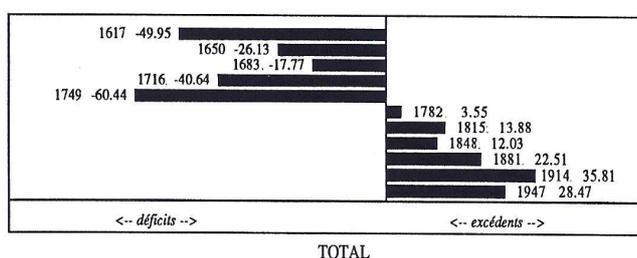


Figure 7. La progression du champ sémantique du TEMPS

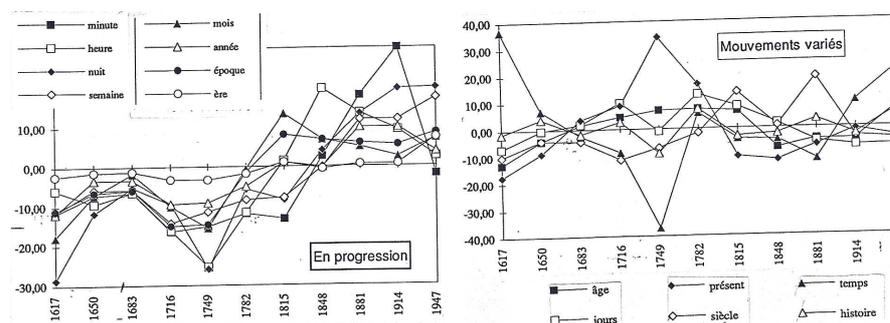


Figure 8a. Courbes des divisions du temps

Car en explicitant graphiquement dans la figure 8 certaines lignes du tableau 6, on se rend compte que l'unanimité ne règne pas dans la série. Certes la plupart des divisions du temps obéissent à la tendance générale, qu'il s'agisse des plus courtes (MINUTE, HEURE, NUIT), ou des plus longues (SEMAINE, MOIS, ANNÉE, ÉPOQUE, ÈRE). Mais certains éléments ne s'inscrivent pas dans cette logique. Le mot ÂGE (au singulier comme au pluriel) par exemple est fort en faveur à l'époque classique, mais voit son emploi décliner au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Même tendance à la baisse pour JOUR et JOURS<sup>15</sup>. Quant au mot TEMPS lui-même, écartelé par la polysémie, son profil

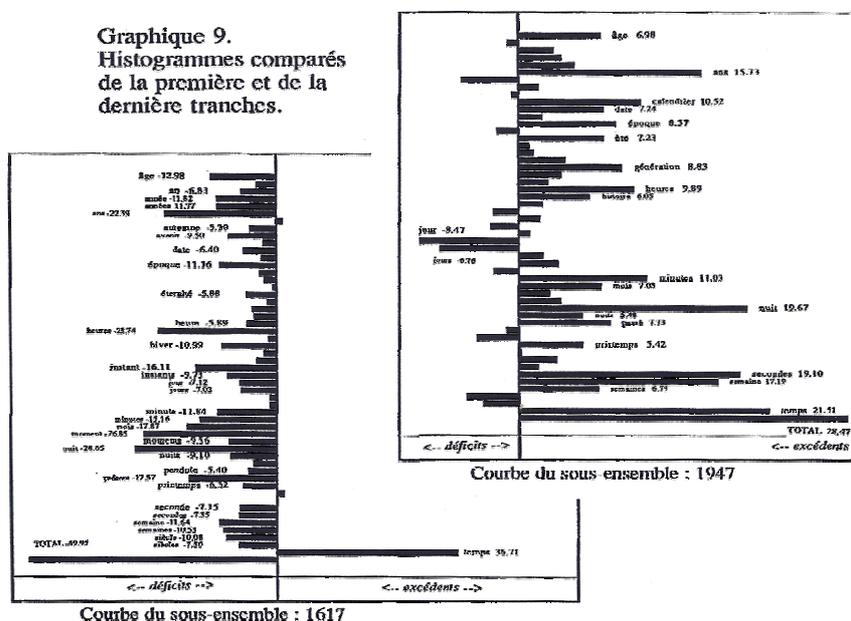
15. Le mot PRÉSENT est trop entaché d'ambiguïté pour mériter un commentaire.

est brouillé et son progrès hésitant. Il en est ainsi de l'HISTOIRE dont les deux significations se combattent et dont la distribution est incohérente. Le mot SIÈCLE enfin, trop lié à la vision prophétique et religieuse du romantisme, ne poursuit pas son ascension au delà du Hugo de la *Légende des siècles*.



Figure 8b. Histogrammes des divisions du temps

Le temps est donc un milieu hétérogène, où le courant recouvre des remous cachés. Ce courant est pourtant bien réel et d'autant plus facile à contrôler qu'on procède à des mesures plus en amont ou plus en aval. La figure 9 établit deux de ces contrôles de débit : l'un à la source, en suivant la première colonne du tableau 6, c'est-à-dire la tranche qui commence en 1617, l'autre à l'embouchure, en suivant la dernière colonne, où le corpus rejoint l'actualité littéraire. À l'origine (partie gauche du graphique 9), les 52 mots de la série sont déficitaires, à l'exception d'un seul. À l'arrivée (moitié droite de la même figure), l'excédent est généralisé (sauf dans une douzaine de termes).



**Graphique 9. Histogrammes comparés de la première et de la dernière tranches**

L'évolution générale du champ peut être appréciée dans une seule vue synthétique, qui montre dans le même plan les tranches et les mots. On reconnaîtra aisément dans le graphique 10 une analyse factorielle, fondée comme la précédente sur les écarts réduits. Le quadrant supérieur droit, qui est dévolu aux tranches récentes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, est le plus petit. Mais c'est aussi le plus peuplé et le plus lourd. La plupart des notations temporelles s'y concentrent. À gauche s'étend un espace à peu près vide où prennent place quelques rares distributions atypiques qui ont partie liée avec le XVIII<sup>e</sup> siècle. JOUR et ÂGE se retrouvent ici, avec

quelques éléments imprécis (INSTANT, MOMENT) ou historiques (HISTOIRE, ANTIQUITÉ). Quant au XVII<sup>e</sup> siècle, il ferme la marche au bas du graphique à droite, après que les tranches ont dessiné une boucle un peu sinueuse où l'on reconnaît les méandres du temps.

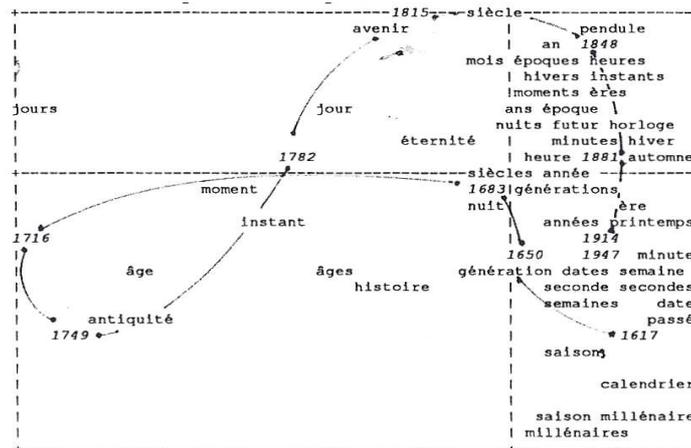
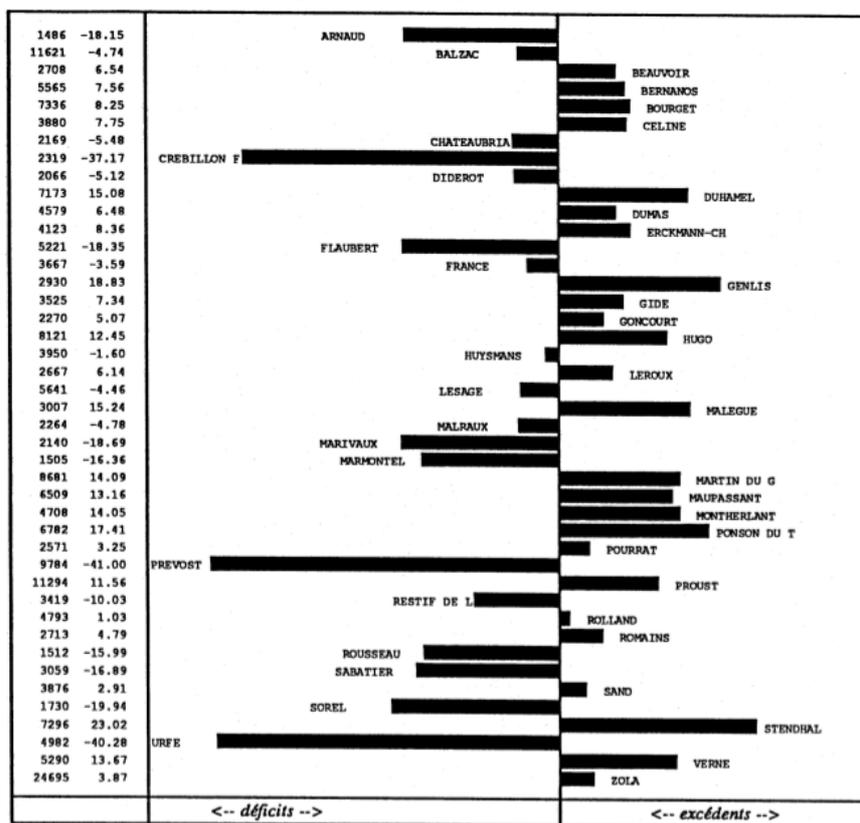


Figure 10. Analyse factorielle du temps à travers les époques (corpus romanesque)

2 – Même quand une tendance est générale, il est rare qu'elle rencontre l'unanimité chez les écrivains. Les tranches découpées dans la chronologie sont des regroupements assez abstraits où les individualités se trouvent noyées. Et la position moyenne qu'on relève peut être la neutralisation mutuelle de comportements opposés. Or une fonction de *Frantext* permet sur un critère particulier (l'emploi d'un mot ou d'une liste de mots) d'observer la réaction personnelle des écrivains réunis dans un corpus. Nous l'avons utilisée en la dotant de quelques améliorations de détail : calcul de l'écart réduit et filtrage des auteurs selon l'étendue de leur œuvre dépouillée. Les romanciers montrent enfin leur visage dans le graphique 11, où ne figurent que ceux qui comptent plus de 300 000 occurrences dans le corpus romanesque de *Frantext*. Des 43 écrivains qui franchissent ce seuil, c'est Stendhal qui arrive en tête pour la fréquence des notations de temps. L'action stendhalienne, dont Julien Gracq, après tant d'autres, apprécie la légèreté et la rapidité, a besoin de s'inscrire dans un cadre temporel qui lui donne l'élan et le dynamisme. Et ce trait est commun aux suivants immédiats, qui sans avoir la manière de Stendhal, partagent avec lui le goût de l'action, voire de l'aventure : Ponson du Terrail, Mme de Genlis, Jules Verne, le Hugo des *Misérables*, Maupassant. Le temps qu'on envisage ici n'est donc pas à proprement

parler un thème, sans quoi on aurait vu apparaître au premier plan Proust ou Chateaubriand. C'est plutôt une respiration, un rythme du récit.

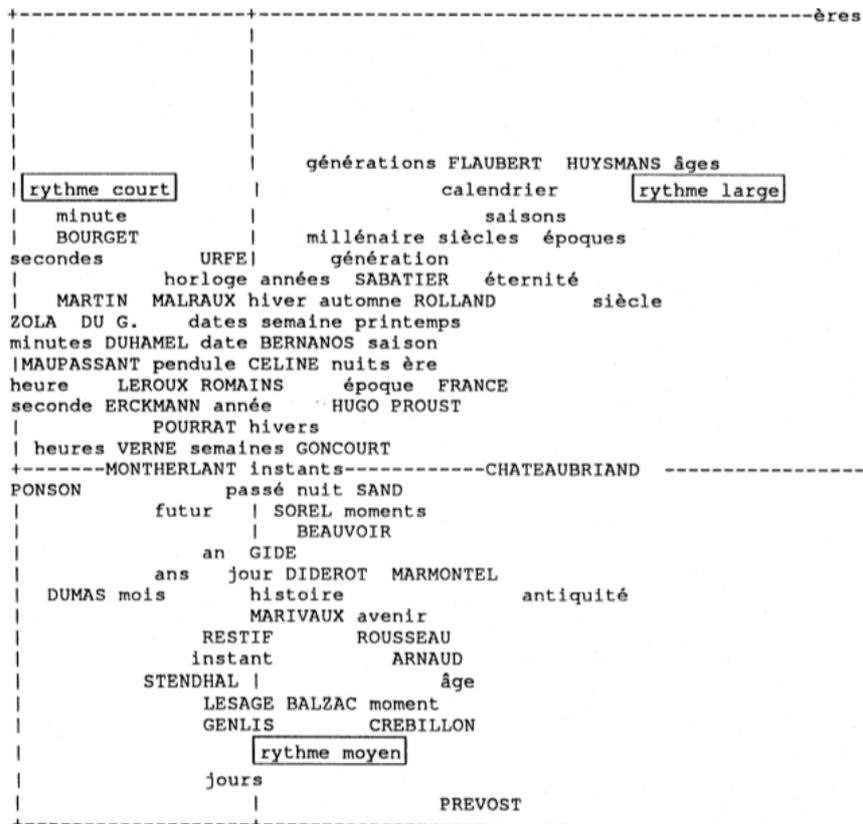


Romanciers ( 403089 occurr.). Répartition  
( 43 écrivains représentés sur 284 pris en compte. Taille du corpus : 59759293 occurrences )  
(limite d'étendue: >= 300000 occurrences)

Graphique 11. Histogramme des écrivains relativement au temps

Le graphique 12 peut aider à cette définition. Les mêmes écrivains que précédemment font maintenant l'objet d'une enquête détaillée, où on leur demande de justifier l'emploi qu'ils font, non de la catégorie temporelle dans son ensemble, mais de chaque élément en particulier. L'analyse factorielle qui livre les résultats décrit un arc de cercle où l'on croit reconnaître trois rythmes différents. À gauche le souffle est court et précipité, on compte le temps en SECONDES, en MINUTES, ou en HEURES. C'est le temps des HORLOGES et des PENDULES. Le roman d'aventures se situe là, avec Ponson, Verne, Leroux. Pas une minute à perdre quand on parcourt le monde en quatre-vingts jours, pas même une seconde quand on est

Rocamboles, Rouletabille ou d'Artagnan. La nouvelle de Maupassant adopte aussi le rythme court, par nécessité structurelle, et le roman naturaliste, au moins celui de Zola, par doctrine. Quand les ressources du roman sont focalisées sur le milieu et sur l'interaction du héros et de son environnement, la mesure du temps a tendance à se rétrécir et à se modeler sur la mécanique saccadée des horloges.



Graphique 12. Analyse factorielle du temps chez les écrivains

C'est un rythme moyen, qui s'installe au bas du graphique. La mesure en est plus floue (INSTANT, INSTANTS, MOMENT, MOMENTS), plus longue (JOUR, JOURS, NUIT, MOIS, AN, ANS), plus proche de l'échelle humaine où la vie d'un homme est le mètre-étalon (ÂGE, PASSÉ, AVENIR, HISTOIRE). C'est le temps vécu, celui qu'enregistre la conscience. Les auteurs qui se groupent ici appartiennent presque tous au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une époque où le temps psychologique ne requérait nullement la précision myope du chronomètre. On trouve réunis là : Marivaux, Prévost, Lesage,

Marmontel, Rousseau, Diderot, Crébillon, Mme de Genlis, Restif de la Bretonne, mais aussi les deux grands romanciers qui inaugurent le XIX<sup>e</sup> siècle : Stendhal et Balzac.

Enfin un dernier rythme apparaît en haut, à droite. C'est le plus large, celui qui porte le regard sur l'horizon lointain du temps et envisage les années<sup>16</sup>, les siècles et les millénaires. En réalité la mesure du temps à cette vaste échelle reste assez approximative et s'exprime avec des mots vagues : ÉTERNITÉ, ÈRES, ÉPOQUES, GÉNÉRATIONS, ÂGES<sup>17</sup>, SAISONS. Ce temps à longue portée a de quoi plaire à la génération romantique, à Chateaubriand, à Hugo, et au Flaubert de la *Tentation de Saint Antoine*. Il prend volontiers une coloration religieuse, mystique ou prophétique et participe à l'expression d'une vision spiritualiste ou tragique de l'existence chez Huysmans, Bernanos ou Romain Rolland. Proust est évidemment attendu de ce côté, et on l'y rencontre effectivement, non loin de Chateaubriand. On eût aimé que Gracq soit de la partie et l'on se plaît à penser que, grand admirateur de Proust et de Chateaubriand, et sensible comme eux à l'écoulement et à l'écroulement du temps, il aurait trouvé place dans leur voisinage. C'est pourquoi, disposant sur support informatique de l'intégralité de l'œuvre de Gracq, nous avons jugé utile de reprendre l'analyse à son propos, y trouvant l'occasion d'isoler un dernier facteur lié au temps : le genre littéraire.

#### 4. Le temps et le genre

On n'est pas quitte en effet avec l'analyse du temps tant qu'on n'a pas pris la mesure du genre littéraire. Il est certes de bonne méthode de neutraliser les influences indésirables, soit en noyant leurs effets dans une communauté indivise (c'est ainsi que nous avons procédé pour les écrivains, avant de réintégrer, dans un second temps, leur individualité), soit en les éliminant d'entrée de jeu (et c'est la mesure radicale que nous avons prise pour le genre, en ne retenant que le roman). Il est temps maintenant de rétablir cette dernière dimension. Aura-t-on recours une nouvelle fois à *Frantext*? La procédure est envisageable, puisque les textes de la base sont pourvus d'un code qui précise leur genre littéraire et

---

16. Quand la langue propose un doublet, comme celui de AN/ANNÉE, le choix des époques n'est pas le même.

17. On notera que les pluriels sont plus caractéristiques que les singuliers correspondants, sans doute pour leur valeur emphatique. Dans le cas du mot ÂGE le sens est fort différent et la dissociation du singulier et du pluriel est soulignée par l'analyse factorielle.

que le regroupement des textes peut se faire selon ce code. Mais si l'on s'engage dans cette voie, on peut redouter que la chronologie et la diversité des auteurs n'interfèrent avec l'objet étudié et qu'on ne retrouve l'aporie initiale où trop de variables et trop de dimensions empêchent de voir clair. Si l'on veut étudier le genre dans sa pureté expérimentale, la meilleure solution est de s'en tenir à un seul auteur et à une seule période, coextensive à la production de l'écrivain choisi.

Tableau 13. Le temps chez Gracq. Relevé des fréquences

Mot	Fréquence	Ecart	ARGO	TENE	GRAN	PECH	BRET	SYRT	PENT	FORE	PREF	LETT	ILE	LETT	ETRO	ECRI	VILL	COLL	CHEM	roma	théa	crit	frag
instant	467	16.7	58	41	3	4	23	96	12	38	32	15	43	15	7	52	2	7	19	276	16	122	50
instants	77	4.0	9	4	1	1	3	15	0	16	1	1	19	2	0	3	0	0	2	63	1	8	4
moment	550	3.5	15	33	9	10	16	68	9	65	51	17	104	20	12	46	21	6	48	285	19	130	107
moments	92	3.6	5	5	0	0	5	8	1	10	8	7	12	4	2	14	3	0	8	40	1	34	17
seconde	209	9.8	26	17	3	1	8	35	7	13	24	2	24	12	0	18	8	2	9	115	8	52	31
secondes	43	2.6	0	13	2	0	0	6	0	7	0	1	10	0	0	2	0	0	2	36	0	3	2
minute	75	-0.8	3	13	5	1	0	24	3	11	3	1	6	0	0	2	0	0	3	57	4	6	3
minutes	83	-1.7	3	18	2	0	3	12	1	8	1	4	9	10	2	0	1	2	7	50	1	8	22
heure	393	-1.9	10	24	19	11	6	83	7	45	16	8	56	45	6	16	13	3	25	218	18	46	92
heures	289	-5.3	8	22	11	1	1	29	3	29	18	21	14	46	4	26	22	3	31	102	4	66	106
jour	740	0.3	35	76	28	43	37	110	14	57	59	32	41	59	9	53	37	8	42	319	57	181	155
jours	243	-8.8	10	46	8	7	6	40	1	19	17	9	7	23	1	8	17	5	19	122	8	40	65
nuit	859	16.5	53	100	32	23	16	201	23	113	21	28	115	32	11	17	15	4	46	582	46	82	108
nuits	64	3.0	2	4	9	0	0	16	1	10	2	1	5	3	0	5	0	1	5	37	1	8	9
semaine	55	-2.1	0	8	0	1	0	5	0	13	7	1	3	8	1	1	4	0	3	29	1	9	16
semaines	38	-3.2	2	8	1	0	1	3	0	3	1	3	1	5	0	4	3	0	3	17	0	9	11
mois	67	-10.5	2	8	0	0	0	4	2	7	3	5	5	11	0	3	6	1	10	26	2	11	28
saison	134	16.3	1	14	3	0	1	8	0	15	7	6	19	17	3	16	10	2	12	57	0	30	44
saisons	19	1.9	0	1	1	0	0	1	0	0	4	0	0	3	1	4	1	1	2	2	0	8	8
printemps	63	1.1	0	2	0	0	1	3	6	8	7	2	1	5	4	3	4	3	14	14	6	13	30
automne	60	4.1	2	5	1	1	0	6	0	3	4	1	7	12	3	3	3	0	8	24	1	8	26
hiver	118	5.0	0	10	4	1	0	14	0	30	0	6	11	14	1	2	13	3	9	65	1	8	40
hivers	7	3.3	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	0	1	0	0	2	0	2	0	1	0	5
pendule	17	1.8	1	3	0	0	1	1	0	0	1	0	4	2	0	0	1	2	1	9	0	2	6
horloge	24	3.8	8	1	2	1	0	1	0	1	1	0	3	0	0	3	1	1	1	14	1	4	3
calendrier	6	1.0	0	1	1	0	0	0	0	2	0	0	1	0	1	0	0	0	5	0	1	1	1
date	37	0.2	0	5	0	0	1	4	0	0	4	2	1	3	0	8	1	0	8	10	0	15	12
dates	5	-0.6	0	0	0	0	1	0	0	0	1	0	0	1	0	0	1	0	1	0	0	3	2
temps	1105	7.1	20	58	14	48	35	133	12	108	117	49	71	91	11	157	62	20	99	390	60	358	283
an	40	-2.9	0	0	0	0	3	1	4	0	3	6	1	2	3	0	5	0	7	9	3	13	15
ans	217	-9.1	2	3	0	2	1	11	0	4	34	30	3	37	1	35	22	8	24	23	2	100	92
années	126	1.7	0	4	3	0	0	9	1	2	11	3	3	28	2	15	21	2	22	18	1	29	75
années	269	11.2	4	3	1	3	4	15	1	3	28	15	9	33	4	40	58	0	47	34	4	88	142
présent	44	2	1	0	2	1	4	0	1	4	2	2	4	1	16	2	1	1	10	2	23	9	9
passé	192	-1.5	3	5	2	3	5	29	2	7	14	12	9	14	9	41	12	8	17	53	5	72	60
avenir	61	-2.6	1	1	0	0	2	13	0	4	4	2	2	3	2	21	1	2	3	21	0	29	11
futur	17	0.6	0	0	0	1	1	1	0	0	0	4	0	4	1	4	0	0	1	1	1	9	6
âge	138	0.6	1	7	3	8	4	17	0	5	18	7	4	12	1	24	10	6	11	34	8	53	40
âges	26	5.4	0	2	0	0	6	6	0	2	3	1	3	0	1	0	0	1	1	11	0	11	4
génération	22	0.9	0	0	0	0	0	1	0	0	5	0	0	7	0	2	2	1	4	1	0	7	14
générations	13	-0.0	0	0	0	0	0	4	0	0	0	1	0	0	0	3	0	0	5	4	0	4	5
histoire	241	4.2	3	13	1	5	11	13	2	3	40	15	1	12	1	66	10	10	35	33	7	132	68
antiquité	13	4.2	1	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	2	1	4	2	2	0	3	8
époque	300	27.7	4	2	0	5	34	7	0	3	53	18	6	30	3	79	22	6	28	22	5	184	89
époques	23	5.7	0	0	0	0	2	2	0	0	5	3	0	1	0	6	0	1	3	2	0	16	5
ère	22	8.2	0	0	0	0	2	0	0	0	5	0	1	2	0	3	3	0	6	1	0	10	11
ères	2	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
siècle	308	31.5	0	2	1	4	15	0	0	1	48	22	3	24	5	69	34	24	56	6	4	154	143
siècles	142	14.8	1	1	3	2	6	31	1	0	25	3	0	12	3	18	8	18	10	33	3	52	51
millénaires	3	1.4	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	2	1
millénaires	3	1.4	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	0	2	1
éternité	26	0	1	0	1	1	6	1	1	2	6	1	0	0	4	0	1	1	9	2	13	2	2
total	8178		295	587	174	193	263	1100	110	671	716	368	638	676	111	924	461	168	723	3291	303	2271	2139

Le choix de Julien Gracq se justifie par la variété de son œuvre, où l'on trouve un recueil poétique (*Liberté grande*), deux pièces de théâtre (*Le roi pêcheur*, *Penthésilée*), cinq titres romanesques (*Au château d'Argol*, *Un beau ténébreux*, *Le rivage des Syrtes*, *Un balcon en forêt*, *La presque île*), trois recueils de critique littéraire (*André Breton*, *Préférences*, *En lisant en écrivant*) et enfin cinq textes dont le genre est indéterminé et que nous appellerons « fragments », en empruntant le terme même dont se sert Gracq pour désigner le dernier d'entre eux (*Lettrines*, *Lettrines II*, *Les eaux étroites*, *La forme d'une ville*, *Autour*

des sept collines et *Carnets du grand chemin*). Ce dernier ensemble est constitué de souvenirs et de réflexions dont l'objet est souvent littéraire, si bien que certains titres, surtout *Lettrines*, relèvent en réalité du genre critique. En reprenant la liste des 43 notations temporelles, on obtient un tableau de contingence (tableau 13) où les colonnes correspondent aux 17 textes de Gracq et aux genres qu'on vient de constituer<sup>18</sup>.

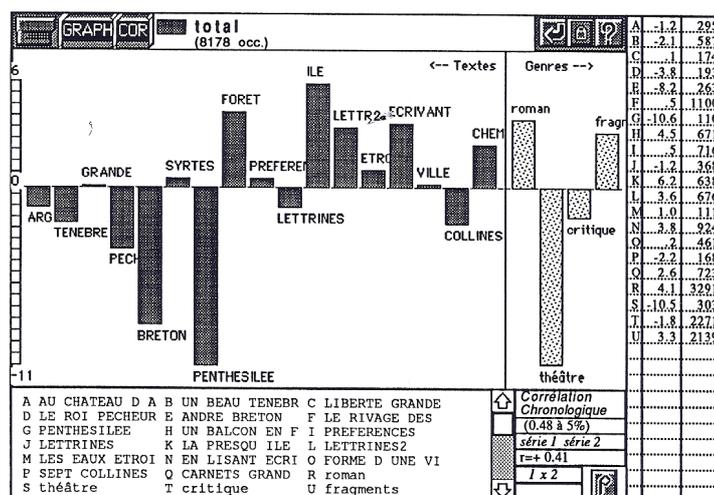


Figure 14. La distribution du temps selon les textes et les genres

D'un tel tableau la dernière ligne, où s'inscrit le total de chaque colonne, est la plus facile à interpréter, d'autant qu'une représentation graphique en est donnée dans la figure 14. L'acointance particulière qui lie le roman et le temps y est confirmée, avec cette réserve que sa force ne s'affirme que dans les derniers romans (les deux premiers se situant même dans la zone négative). Par contre les lois propres du théâtre installent le spectateur dans l'instant et le direct, et les repères temporels, dont le récit a besoin, n'ont plus lieu d'être mentionnés sur scène, et le déficit est ici profond. La critique littéraire varie sous le rapport du temps : quand elle est un survol de la littérature, la perspective est historique et prend appui sur le temps. D'où un excédent dans les deux derniers recueils, où Gracq mêle les écrivains et les époques dans une

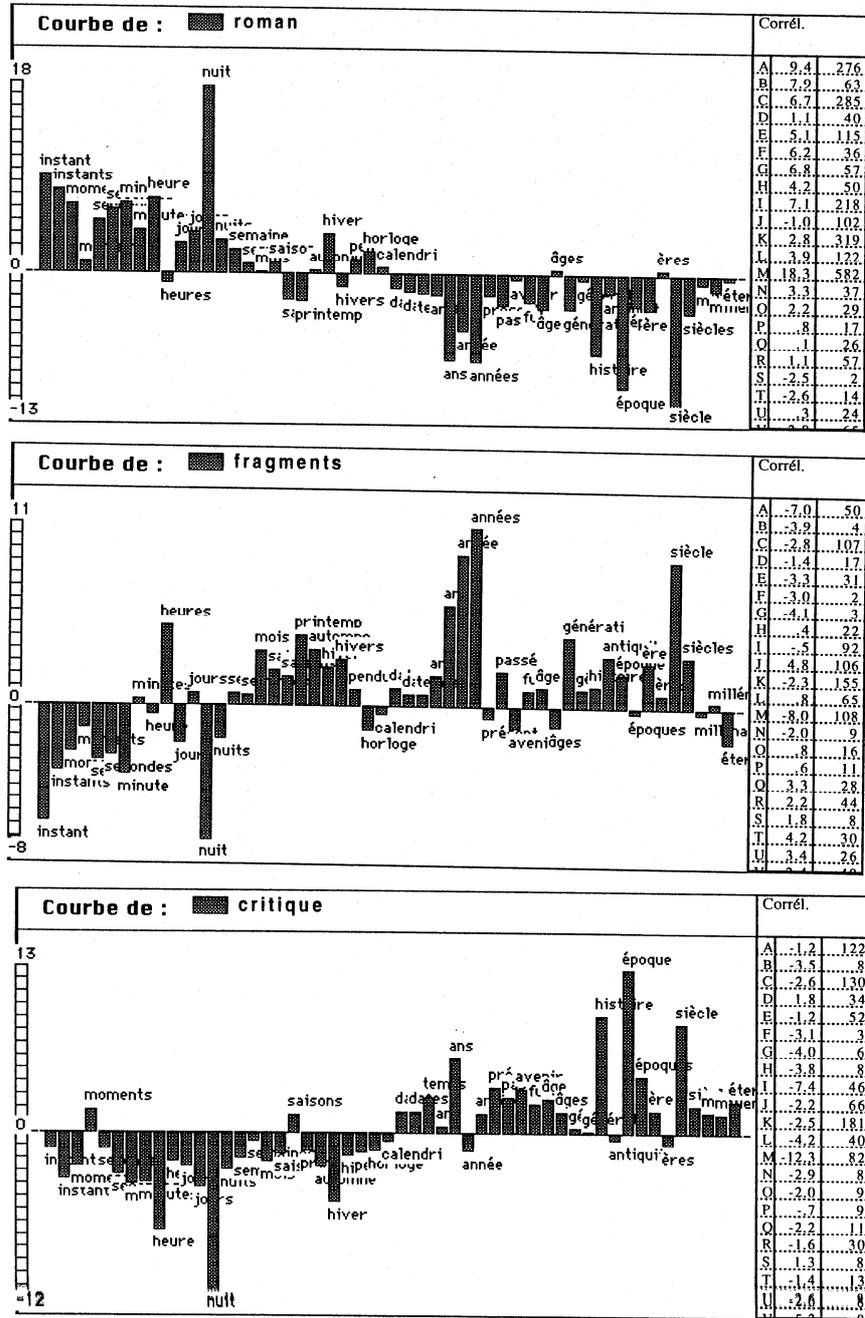
18. *Frantext* qui à l'origine ne contenait que trois titres de Gracq n'a pu donner ces informations. Elles ont été obtenues grâce à une base de données constituée spécialement, la saisie ayant fait appel au scanner et le traitement à un logiciel (HYPERBASE), créé pour l'occasion. Le tout, logiciel et données, doit être diffusé prochainement aux éditions Slatkine-Champion sous la forme originale d'un CD-ROM.

vision comparatiste. Mais s'il s'agit d'une monographie analytique, comme dans André Breton, la perspective est écrasée et le temps s'efface. Restent les fragments, qui se fondent sur les expériences vécues, les paysages visités, les analyses consolidées. Le temps y prend une large part, qui s'accroît au cours des années. L'ensemble de la distribution suit en effet une diagonale montante ( $r=+0,42$ ), comme si le temps s'imposait de plus en plus à la conscience de l'écrivain. De semblables observations ont été faites chez Chateaubriand, Proust, Zola et même chez ce professionnel de la jeunesse que fut Giraudoux. On a le soupçon que la hantise du temps croît avec l'âge, quoique cette tendance ne se vérifie pas toujours, Hugo paraissant fournir un contre-exemple<sup>19</sup>.

Les choses restent cependant ambiguës, quand on raisonne sur les totaux. Dans une telle situation on ne sait si le temps est un cadre narratif ou un thème de développement, et l'on en ignore la longueur d'onde et la vitesse de propagation. Aussi convient-il de revenir aux données élémentaires du tableau 13, en s'intéressant particulièrement aux dernières colonnes qui concernent les genres. On vient de voir que le temps s'ordonnait en rythmes plus courts ou plus longs selon les écrivains. Voyons si chez le même écrivain ces rythmes sont constants, d'un genre à l'autre. Pour le vérifier, disposons les notations temporelles comme s'il s'agissait de notations musicales, selon une échelle chromatique qui va des vibrations les plus courtes et les plus aiguës aux plus larges et aux plus graves. Il n'y a pas de difficultés pour disposer les secondes ou les siècles mais quelque hésitation pour placer correctement les unités moins précises (on mettra les INSTANTS et les MOMENTS parmi les éléments de moindre portée, les ÈRES, les ÉPOQUES et les PÉRIODES parmi les unités de longue haleine, selon les enseignements de la figure 12.) Ainsi répartis, les maillons du continuum temporel sont soumis à l'épreuve du genre, et trois histogrammes rendent compte de cette confrontation. Le premier (figure 15) illustre le choix du roman, qui privilégie les unités courtes. C'est le temps de la fiction narrative, le temps de l'action et des actants. On a beaucoup dit que le roman gracquien était celui de l'attente, ce que nous ne contestons pas. Précisément celui qui attend ne compte pas les siècles, ni les années, mais les minutes et les heures. Ce qui fait un rythme lent, c'est la dilatation des unités courtes, et l'égrènement insupportable du sablier, quand les secondes durent des siècles.

---

19. Voir notre *Vocabulaire de Victor Hugo* (1988a), tome 1, p. 345-351.



Graphique 15. Trois genres, trois rythmes

Le second graphique appartient aux fragments. On voit que le centre de gravité s'est déplacé vers la zone médiane où le temps est celui de la vie et du souvenir. Ici les secondes s'effacent dans la poussière de l'oubli. Surnage plus vivement l'image colorée des SAISONS (HIVER, AUTOMNE et PRINTEMPS se donnent rendez-vous à cet endroit), des MOIS et des ANNÉES. C'est le temps personnel, le temps de la conscience et de l'écriture, celui qui émerge quand on dit *je*. C'est au contraire le temps collectif qui apparaît dans le troisième histogramme, consacré à la critique. Le déplacement vers la droite s'accroît, c'est-à-dire vers les divisions les plus larges du temps. Le point de vue est alors celui de l'historien, qui observe l'évolution, les contrastes, les rapprochements et qui enjambe les générations et les siècles. Le jugement critique gagne en profondeur de champ et allonge les perspectives<sup>20</sup>.

Le lecteur à qui on vient de proposer plusieurs analyses factorielles ne s'étonnera pas qu'on lui en destine une dernière, aussi éclairante que les précédentes (figure 16). La procédure mathématique y traite l'ensemble des données du tableau 13, préalablement converties en écarts réduits. La lisibilité du résultat est remarquable : tous les romans se situent à droite, dans une zone où le temps de l'HORLOGE fixe l'HEURE et émiette les SECONDES, les MINUTES, les INSTANTS et les MOMENTS. Mais à mesure qu'on s'élève dans cette moitié droite, l'horloge cède la place au CALENDRIER qui ne compte plus les heures, mais les JOURS, les SEMAINES et les MOIS. On franchit alors l'axe central et l'on pénètre dans le territoire des fragments qui est soumis au cycle annuel et saisonnier (PRINTEMPS, HIVERS, SAISONS, AN, ANNÉE). La boucle se ferme dans le dernier quadrant, au moment où le temps s'ouvre le plus largement, puisqu'il envisage le PASSÉ, le PRÉSENT et l'AVENIR et considère la chaîne sans fin des GÉNÉRATIONS, des ÂGES, des ÉPOQUES et des SIÈCLES. C'est le temps de la critique<sup>21</sup>, qui est le temps historique, le temps objectif, et le seul à admettre des DATES<sup>22</sup>.

---

20. On a négligé de montrer l'histogramme du théâtre, parce tout y est négatif, et qu'aucune particularité temporelle ne s'érige au-dessus de la dépression.

21. On observera que *Lettrines*, dont la part critique est considérable, comme le titre le laisse entendre, prend position du côté des textes de critique.

22. Rien ne peut être dit du théâtre, qui reste planté au beau milieu du graphique, indifférent à la ronde des heures et des saisons qui font cercle autour de lui.

+-----hivers--mois-----+-----+-----	
	FRAGMENTS heures semaine
	printemps automne
	année LETTRINES2
	VILLE   saison
	génération   ères hiver
	années CHEMIN   semaines calendrier
	antiquité   jours TENEBREUX
	an   L.GRANDE minutes
	ère   pendule FORET
	ans saisons ETROITES   total heure
	génération--temps--PENTHESILEE-----jour-----secondes
	date siècle LETTRINES PECHEUR   nuit
	siècles COLLINES THEATRE   PRESQU' ILE moment ROMAN
	dates âge PREFERENCES   minute
	passé futur
	époque   SYRTES instants
	histoire
	ECRIVANT   ARGOL
	époques   moments
	millénaire BRETON   seconde
	CRITIQUE présent éternité   instant horloge
	âges
	avenir
	+-----+-----

Figure 16. Analyse factorielle du temps chez Gracq. Les substantifs

Les baromètres des campagnes, qu'on consultait jadis pour connaître le lendemain, indiquaient le plus souvent : temps variable. On avait beau tapoter l'aiguille et solliciter sa bienveillance d'une chiquenaude amicale. La flèche inflexible, après une seconde d'énervement, répétait son verdict décourageant C'est aussi ce qu'affiche l'ordinateur devenu lexicomètre. Non seulement, nous dit-il, le temps change avec le temps, mais il change avec les hommes et il change avec les genres. Cela n'est point décourageant, mais un peu paradoxal : car si le temps s'impose à tout et à tous de la façon la plus générale et la plus égale, rien pourtant n'est si personnel et si variable que son effet sur les consciences et sur les œuvres<sup>23</sup>.

23. Les lecteurs qui auront eu la patience d'aller au terme de cette étude et que notre texte aura laissés sur leur faim auront l'occasion d'approfondir la question quand paraîtra (en 1994, aux éditions Slatkine) la thèse de André Salem intitulée *Le temps lexical*.